

## Comptes rendus / Book Reviews

ANDRESS, David (dir.) – *The Oxford Handbook of the French Revolution*. Oxford, Oxford University Press, 2015, 683 p.

Riche terreau de réflexion épistémologique et méthodologique, mais surtout catalyseur des tensions politiques actuelles, en France comme ailleurs, la Révolution française incarne par excellence le moment de l'histoire qui permet de rassembler en quelques années la longue maturation politique, économique, sociale et culturelle qui prend corps tout au long de la période moderne. Ils ont été nombreux, historiens, philosophes, historiens de l'art, littéraires et sociologues à s'attaquer à ce monument de l'histoire pour en tirer des réflexions diverses, souvent complètement opposées les unes aux autres. Comment démêler la glose qu'en ont fait les spécialistes, de François Furet à Albert Soboul en passant par Georges Lefebvre, Albert Mathiez, Mona Ozouf ou plus récemment Jean-Clément Martin ? Comment rendre la substantifique moelle de ce qu'a été la Révolution sans tomber dans des considérations politiques qui dénaturent par le fait même les événements et les individus qui ont vécu à cette époque ? Telles sont quelques-unes des questions auxquelles s'attache la somme éditée par David Andress, qui s'est fait connaître ces dernières années par des travaux profondément novateurs sur la Terreur. Comme ce dernier l'explique très bien dans la préface de l'ouvrage, il leur fallait par tous les moyens éviter, en rédigeant un autre livre sur la Révolution, qu'on l'aborde en soupirant, « oh no, not again ! » Il faut avouer qu'il ne s'agit pas là d'une entreprise nouvelle ; citons les œuvres de Peter McPhee qui avait dirigé le *Companion to the French Revolution* (2012) ou encore la *Nouvelle histoire de la Révolution française* de Jean-Clément Martin publiée la même année.

L'intérêt premier de l'ouvrage dirigé par Andress est de considérer la Révolution dans un contexte Atlantique, en prenant à bras-le-corps des événements longtemps considérés sans liens avec elle, soit ceux survenus dans les Antilles françaises avec Haïti et Saint-Domingue. Cette entreprise ne constitue pourtant là qu'un pas de côté dans cet ouvrage. Le cœur du livre reflète les préoccupations du lectorat, soit les étudiants débutant leur apprentissage sur la Révolution. L'entreprise n'est cependant pas une simplification des femmes, des hommes et des événements qui ont fait la Révolution, bien au contraire ; elle rend la rude complexité de la chronologie et des acteurs qui changent d'idées d'une semaine à l'autre en remplaçant le tout dans un récit cohérent.

La première partie de l'ouvrage, intitulée « Origins », reprend la formule classique des éléments qui ont pu permettre l'émergence de la révolte. Après des considérations économiques, les différentes catégories sociales sont ensuite analysées pour en faire ressortir les inégalités, mais surtout l'incapacité politique de la bourgeoisie. L'un des chapitres les plus saisissants est sans doute celui

de Simon Burrows, qui s'attache à déboulonner la forteresse alliant littérature clandestine et ferment de révolte. En étudiant savamment les archives de la Société typographique de Neuchâtel, comme il le fait depuis des années, Burrows nuance plusieurs des affirmations voulant que les livres aient fait la Révolution.

La deuxième partie, qui aurait pu être liée à la première, poursuit les mêmes questionnements : comment cela s'est-il produit ? Cette fois, on change de perspective ; on entre peu à peu dans le train chronologique des événements qui risquent de nous emporter et de nous faire perdre toute capacité d'analyse, ce que les auteurs des différents chapitres préviennent en proposant systématiquement des pistes de réflexions, comme Pierre-Yves Beaurepaire qui, dans son exposition des cahiers de doléances, s'attache aussi à en montrer les contradictions et les incohérences profondes.

Les troisième, quatrième et cinquième parties suivent elles aussi une logique assez classique. Les événements de 1789 à 1792 sont au cœur des analyses, car il s'agit bien de cela, analyser, à savoir présenter la Révolution dans un sens large, comme dans le cas du chapitre de D.M.G Sutherland sur les violences urbaines en 1789 ou encore celui de Manuel Covo sur l'esclavage dans les colonies françaises à la même époque. Loin de rester dans le microcosme parisien, on s'éloigne des centres connus, comme dans le chapitre de Noelle Plack, dans lequel on prend en considération le rôle des campagnes. Une question au cœur de la cinquième partie est celle de la Terreur, qui est abordée dans les sept chapitres mais que David Andress, Dan Edelstein et Marisa Linton prennent le temps de décortiquer pour séparer le bon grain de l'ivraie, soit la réalité de ce que nous savons sur la légende.

Dans la sixième et dernière partie, on va au-delà de Thermidor, Howard G. Brown s'interrogeant sur les manières dont l'ordre public est peu à peu rétabli entre 1795 et 1802 tandis que Jean-Luc Chappey analyse la façon dont de nouvelles élites se constituent en France. Le chapitre ultime de l'ouvrage, rédigé par David A. Bell, se propose de réfléchir à des concepts qui sont souvent mal compris par ceux qui abordent la Révolution sans maîtriser le contexte dans lequel ils s'insèrent : ainsi du républicanisme, des droits de l'homme ou encore de la notion même de révolution.

À la lecture de ce collectif bien ficelé et savamment dirigé, on plonge dans une réalité contrastée de la Révolution, loin de celle malheureusement encore portée dans la culture populaire. La Terreur, dont la notion même est remise en cause, n'est plus ce bain de sang que l'on voit trop souvent dans les films ; les acteurs ne sont plus des monuments de certitudes mais des femmes et des hommes traversés de doutes, doutes qui se traduisent dans les actions contradictoires qui sont les leurs. David Andress a livré ici un riche terreau pour les études futures sur la Révolution et il serait bien étonnant, à la lecture de cette somme de 683 pages, riche d'un index et de bibliographies à la suite de chacun des chapitres, que l'on s'exclame « oh no, not again ! »

Laurent Turcot  
*Université du Québec à Trois-Rivières*